



LE MONDE DE BERNARD-HENRI LÉVY
 SA VIE, SON ŒUVRE, SON TEMPS
 Bernard-Henri Lévy

ANS DE RÉFLEXION

ELLE. Au questionnaire de Proust, vous répondez comme défaut le plus aisément pardonnable : « La lâcheté, bien sûr ».

B.-H.L. C'était, un peu, une provocation. Mais, au fond de moi, je le pense. C'est l'éternelle histoire, n'est-ce pas, des gens qui parlent sous la torture, de comment on réagirait soi-même, etc. J'ai couvert, vous le savez, beaucoup de conflits. Chaque fois, j'ai vu des situations où les hommes, loin d'être les matamores que l'on imagine et que dépeint la littérature de guerre, redeviennent des enfants, de pauvres enfants humiliés, apeurés, tremblants, appelant à l'aide, priant. C'est affreux. C'est un spectacle pathétique, pitoyable, mais c'est comme ça, c'est l'ordinaire de ce que j'ai vu en Bosnie, au Soudan, dans l'Afrique de l'épouvante, chez les enfants soldats des maquis du Sri Lanka, et c'est en pensant à cela, c'est en pensant à ce jeune Bosniaque qui se souillait chaque fois qu'il devait monter au front, ou à cet autre qui préféra, un jour, se suicider plutôt que d'obéir, que je dis que la lâcheté est le défaut pour lequel il faut avoir le plus d'indulgence.

ELLE. Regrettez-vous, vous-même, d'avoir parfois manqué de courage ?

B.-H.L. Mais oui. Tout le temps. D'aucun de ces reportages difficiles, d'aucun de ces séjours répétés dans les trous noirs de la planète, je ne suis rentré sans me dire : « J'aurais dû faire plus, un peu plus – ce maquis du GLA, j'aurais dû prendre le risque d'y entrer ; cette femme kamikaze repentie du Sri Lanka, j'aurais pu et dû faire davantage pour l'arracher à l'enfer. » Mais voilà. C'est comme ça. La seule façon de n'avoir jamais peur, et de n'avoir donc jamais de regrets, c'est, comme les donneurs de leçons parisiens, de ne pas quitter son bureau.

ELLE. Est-ce par le reportage que vous en apprenez le plus sur l'humain et sur vous-même ?

B.-H.L. Comme dans toutes les situations extrêmes. Les choses, pour moi, sont très simples. A Paris, je ne vois rien. A la lettre, rien. Et tout se passe comme si, dès que je suis en reportage, mes sens étaient affinés, décuplés...

ELLE. Comment travaillez-vous ?

B.-H.L. C'est la question que me pose Jean Hatzfeld dans le livre. Je lui réponds que je note assez peu mais que j'ai une grande mémoire visuelle. J'entends tout. J'enregistre tout. Il suffit, je vous le répète, que je sois sur le terrain pour que s'opère en moi une sorte de décuplement des radars, d'hypertrophie de la mémoire.

ELLE. Ce qui vous anime, c'est la passion de l'écriture ?

B.-H.L. Avant l'écriture, il y a les autres, le souci des autres – toute une galerie de pauvres visages, croisés depuis mon premier contact avec la guerre, il y a trente ans, au Bangladesh, et qui me hantent.

ELLE. Comme chez Ryszard Kapuscinski, l'effondrement semble marquer votre œuvre ?

B.-H.L. Peut-être. Et aussi, je dois l'avouer si je veux être par-

faitement honnête, un bizarre sentiment de liberté. Vous connaissez le mot de Sartre : « Les Français n'ont jamais été aussi libres que sous l'Occupation » ? Eh bien, c'est un peu ce que je ressens quand je me trouve dans ces situations où je joue aussi ma propre vie : je n'ai jamais été aussi libre que dans ces reportages consignés dans « Récidives » et qui me mènent au Nigeria, en Irak, dans Sarajevo bombardé, ailleurs.

ELLE. Quels auteurs vous semblent à même de nous fournir des outils pour comprendre le monde en mutation d'aujourd'hui ?

B.-H.L. Le maître absolu, pour un écrivain comme moi, c'est évidemment Malaparte, le « Kaputt » de Malaparte. Et puis il y a mes maîtres en philosophie. Althusser, toujours secrètement là. Foucault, tellement plus important que Bourdieu. Sartre, bien sûr. Et puis Lacan, l'un des rares à nous donner des armes dans la lutte, par exemple, contre la volonté de pureté intégriste – cela peut surprendre, mais c'est pourtant vrai !

ELLE. Et le succès de « Rien de grave », le livre de votre fille, Justine Lévy, en êtes-vous fier ? Avez-vous été meurtri par sa souffrance ?

B.-H.L. Les deux. Bouleversé, meurtri, comment un père ne le serait-il pas face à un livre pareil ? Mais fier en même temps, très fier, de voir comment elle a su transformer en littérature ce paquet de mémoire et de vie.

ELLE. La séparation de votre fille d'avec Raphaël Enthoven vous a-t-elle rapproché ou éloigné de votre grand ami l'écrivain et éditeur Jean-Paul Enthoven ?

B.-H.L. On a dit, d'emblée, qu'il n'y avait pas de sujet tabou. Mais là, quelle drôle de question !

ELLE. Vous aviez tout de même uni vos enfants.

B.-H.L. Depuis quand les pères unissent-ils leurs enfants ? Avec Jean-Paul Enthoven, c'est une amitié qui dure depuis si longtemps, et qui est scellée dans l'aventure croisée de deux vies, dans le goût partagé de la littérature, dans tant d'autres choses encore. Alors, pour le reste, n.o comment.

ELLE. Etes-vous féministe ?

B.-H.L. Je crois, oui. Et je le suis, il me semble, par instinct autant que par raison. L'instinct, c'est mon amour des femmes et mon peu de goût, inversement, pour la meute virile, ses emportements, ses codes imbéciles. Et puis l'argument de raison, c'est que la haine des femmes est, je le sais depuis longtemps, l'une des pierres d'angle de tous les délires totalitaires. Prenez, une fois de plus, les islamistes. Leur relation phobique au corps féminin. Leur dégoût. Leur peur. Comment ne pas être féministe quand on rentre du Pakistan, ce pays où, quand on est lassé d'une femme, on dit à la cantonade qu'elle vous a humilié et on la brûle vive – cela s'appelle un crime d'honneur !

ELLE. Et que vous inspire l'affaire Cantat ?

B.-H.L. C'est, aussi, dans « Récidives ». Mon chapitre consacré à La Colombe d'Or où j'ai, avec Arielle Dombasle, longtemps vécu. Lisez bien. Vous y trouverez une solution à ce type de drame. Se frapper soi-même quand on veut frapper l'autre. Alors, on mesure la violence de ses coups et, si l'on va trop loin, l'on est sa propre victime. J'en ai fait l'expérience. Jusqu'au sang.

INTERVIEW DE VALÉRIE TORANIAN ET PHILIPPE TRETIACK